

**et un et un ne font ni une ni deux
un et un s'en vont également
Et l'oiseau-lyre joue
et l'enfant chante
et le professeur crie :
Quand vous aurez fini de faire le pitre !
Mais tous les autres enfants écoutent la musique
et les murs de la classe
s'écroulent tranquillement.**

...
Jacques Prévert

« page d'écriture »
dans Paroles (Folio 762)

Une de ces mornes journées d'hiver, je m'ensoleillais un peu de quelques textes de Jacques Prévert. Des connus, des moins connus. Malgré moi, ces "Paroles" se mettaient à cogner contre d'autres textes, d'autres sons, moins poétiques, plus quotidiens, plus agressifs aussi.

Holà ! Jacques Prévert ne serait-il pas un hyperactif, avec de sérieux troubles de l'attention, si pas de graves troubles du comportement ? Que lui serait-il arrivé si au lieu de mourir sagement en 1977, la fantaisie lui avait pris d'être un enfant du début des années 2000, un écolier de maintenant ? J'en frémissais.

Une des dernières émissions de Question à la Une (RTBF) intitulée "Drogue-t-on nos enfants ?" se rappelait à moi, tout comme cet excellent article de Gérard Pommier "La bible américaine de la santé mentale" et encore ce roman d'Ira Levin : "Un bonheur insoutenable". (1)

Ce roman est de ceux qui me poursuivent depuis sa sortie en français. En 1971. Eh oui ! Parce que depuis, le sens vers où évolue notre monde n'a jamais démenti cette formidable anticipation.

Au début de l'histoire, un adolescent ordinaire y est surpris par ses camarades en train de dessiner un cheval. Et pas n'importe quel cheval, selon les règles du cours de dessin, mais un cheval qui a l'air vivant. Stupeur et perplexité de ses camarades. "Mais qu'est-ce qui lui arrive ? Il doit avoir un problème ! Il a franchi la limite des règles de dessin, il faut l'aider ! " Les responsables seront avertis, l'adolescent en "souffrance" aura une dose de tranquillisants un peu plus forte que la dose habituelle et tout rentrera dans l'ordre. Oui. Mais dans quel ordre ?

2012, mercredi 1^{er} février, l'émission «Question à la une »de la RTBF nous propose une séquence : «Drogue-t-on nos enfants ?» (2)

Des parents expliquent les difficultés et angoisses qu'ils vivent avec un enfant qui bouge tout le temps et ne peut pas se concentrer. La rilatine a tout arrangé. Augmentation de 20 % des résultats scolaires. "C'est devenu une autre enfant, dit la maman". Une autre enfant ? Mon ventre se serre. Qu'est donc devenue l'enfant qui a disparu dans la rilatine ?

Dans un beau séjour où une mère accompagne son fils (sous rilatine) dans ses devoirs scolaires, un écran de télévision aux dimensions appréciables diffuse un dessin animé très coloré, hyperactif et hypersonique. Tout le monde passe, cela semble habituel.

Qui de nous, adultes, pourrait se concentrer et apprendre un poème, ou un théorème, dans ce merveilleux environnement où tout bouge, où tout sonne en permanence ? Personnellement, je ne le pourrais pas sans une fatigue mentale insupportable qui se répercutera dans les jours suivants.

Alors ? Un enfant ?

« Il était incapable de retenir deux choses en même temps. Je croyais qu'il le faisait exprès », dit encore une maman comme en écho de nos propres paroles si souvent répétées. « La rilatine l'a aidé, maintenant il y arrive. »

Je glisse dans ma tête, qui parfois visualise plusieurs écrits en même temps, vers l'article de Gérard Pommier (3) : "... un même symptôme peut avoir pour origine des maladies très différentes" dit-il. Je remplacerai même le mot maladies par "causes" différentes, toutes les origines d'un symptôme n'étant pas nécessairement une maladie mais parfois, simplement un besoin élémentaire auquel il n'a pas été répondu. Le sommeil par exemple n'est en rien une maladie, mais son manque ou ses difficultés peuvent donner de multiples symptômes. Le mal de ventre peut avoir la peur pour origine et la peur n'est pas une maladie, c'est une émotion normale à laquelle les parents doivent pouvoir répondre.

C'est ce que nous déplorons depuis toujours, nous, parents de PETALES : qu'un symptôme ne soit presque jamais analysé ni remonté jusqu'à sa source propre mais qu'il soit automatiquement mis dans la case des causes connues de l'intervenant qui doit donner l'avis. Un enfant qu'on dit hyperactif peut l'être pour des raisons très diverses et parfois pour de très bonnes raisons. Car depuis quand a-t-on décidé que toute hyperactivité infantile était anormale ? Fatigante pour les adultes, certes, mais toujours anormale, c'est moins sûr.

Voyons quelques raisons d'hyperactivité directement liées à l'attachement insécure. Il y en a beaucoup d'autres dont peut-être font partie les témoignages présentés dans l'émission.

L'enfant à l'attachement insécure a un grand vide en lui, le vide du parent intérieur inconstruit. Ce vide, beaucoup d'adultes en parlent, ceux qui arrivent enfin à l'exprimer. Ce vide est terrifiant, comme un appel d'anéantissement. Il faut à tout prix le combler et faute de mieux, l'enfant le remplit de son corps en mouvement, de son agitation. C'est ce que nous dit Bernard Aucouturier dans son livre "Fantasmes d'action et pratique psychomotrice " (4), livre important qui nous ouvre bien des chemins de sécurisation interne d'un enfant dans son corps, dans sa tête et en lien avec les autres.

Une autre raison à l'hyperagitation, c'est la fatigue.

Je dis volontairement hyperagitation et non hyperactivité, tant les deux mots se confondent parce que les symptômes semblent semblables. Pourtant, dans l'hyperagitation, il y a beaucoup de mouvement, beaucoup de bruit, mais très peu d'activité réelle. Cette fatigue est souvent insoupçonnée des parents et de tous les intervenants parce que, justement, cet enfant-là est infatigable et nous met tous sur les genoux. C'est pourtant pour certains le seul moyen qu'ils ont trouvé de rester éveillés quand on les y oblige, à l'école par exemple. S'ils s'arrêtaient, ils s'écrouleraient. Difficile à croire quand ils nous épuisent à ce point et pourtant, réalité profonde.

Comme raison de "bougeotte sans concentration", on a maintenant le vide que la rilatine peut neutraliser mais pas combler, parce que ça, c'est de l'ordre du lien, de l'attachement. On a aussi la fatigue que la rilatine peut masquer mais qui ne remplacera pas un sommeil confiant et reportera donc le problème à des dégâts à venir que personne ne reliera plus à la fatigue masquée par l'agitation, elle - même masquée par un médicament calmant et concentrant.

Or, un bon sommeil, c'est un sommeil confiant où on n'a pas peur de ne pas se réveiller, de ne pas retrouver son univers, ses parents, ses attaches. Un sommeil confiant c'est un sommeil où on se sent protégé des monstres de la nuit qui peuvent peupler nos cauchemars. Un sommeil confiant demande donc un attachement sécure. Et il ne suffit pas qu'un enfant ait l'air de bien dormir pour que son sommeil soit bon et reposant. Il faut donc autant s'inquiéter de la qualité du sommeil d'un enfant s'il est hyperactif que s'il tient à peine debout.

Une autre raison à l'hyperactivité de nos enfants et dont je voudrais parler ici, c'est la bonne santé.

Là, je m'aventure sur un terrain à la fois évident et en même temps, presque subversif. Un enfant qui va bien est un enfant qui bouge, souvent, beaucoup. Bouger, c'est exprimer son corps, le ressentir, l'appréhender et appréhender l'espace.

Le premier bénéfice d'un attachement sécure, c'est le besoin d'exploration. Oser partir, oser aller plus loin, même seul, oser rêver. C'est tout le travail de l'enfance et s'il se fait bien il se poursuivra toute la vie avec bonheur. Mais ce besoin d'exploration, fondamental à la construction d'un être humain, ne trouve plus sa place dans le cadre rigide dans lequel nous sommes. **La course à l'agenda ne peut se permettre l'école buissonnière.** Et nous n'y pouvons rien, nous sommes prisonniers comme eux. Cependant, nous autoriser à y penser dégagera un peu le terrain et d'exploration en exploration, nous aussi pourrions faire des découvertes.

Vous souvenez-vous des œufs d'il n'y a pas si longtemps, quand ils n'étaient pas encore rangés par six dans des boîtes en carton ? A cette époque, les enfants savaient même que c'était les poules qui les pondaient. Où elles voulaient. Elles les cachaient dans tous les coins tranquilles de la basse-cour. Si l'une était sur ses œufs, attention, pas déranger, elle couvait. Les enfants allaient à la chasse aux œufs du jour dans les granges, les étables et les annexes. Ils sentaient les odeurs du foin, de la paille, du lait ; ils se piquaient, ils se cognaient, ils riaient et pleuraient, ils découvraient. Pourquoi auraient-ils eu besoin d'être hyperactifs ? C'était naturel et si l'un l'était plus que les autres, il y avait toujours assez de place pour ces galopins. Galopins ? Le mot est bien joli, il ne parle pas d'un enfant concentré sur sa feuille, mais d'un enfant qui fait des bêtises d'enfant et qui galope pour échapper à la remontrance, aux limites des adultes. C'était un jeu normal où chacun, enfant et adulte, avait sa place.

C'est un tout petit exemple, les lecteurs en apporteront bien d'autres remontant du fond de leurs souvenirs villageois, ou citadins, ou autres.

Que reste-t-il à explorer maintenant ? Ou plutôt que reste-t-il qu'on leur permette d'explorer ? On leur a tout construit.

Leur univers est peuplé de jeux de toutes les couleurs, de petites machines qui font du bruit, qui répondent à toute question, la publicité clignote de partout, empêchant même en ville de voir à quoi ressemblent les maisons. Chaque geste de la vie quotidienne est accompagné d'une prothèse électronique et pour courir au lieu d'une paire de chaussures, les adolescents ont des salles de sport avec tapis roulant ou à la maison, pour petits et grands une petite machine devant la télé pour faire semblant d'être dans un grand match. La forêt est oubliée, et même la ville. La nature s'est rétrécie à peu de choses, les espaces libres sont surtout des espaces d'insécurité, en tout cas nous dit-on, où tout est à surveiller, et puis le soir, il y a le retour essoufflé à la maison après un passage énérvé dans une grande surface. Ouf, on allume la télé, pour décompresser...

Malgré cela, c'est le mot "poulailler" qui est passé dans notre langue pour un lieu où cela fait du bruit ! On finirait pourtant par s'y réfugier. A quel endroit de la vie de nos enfants n'y a-t-il pas beaucoup, beaucoup trop de bruit ? A l'école ? dans la ville ? à la maison ? Ca bourdonne partout. Comment pourraient-ils s'y retrouver dans leur tête ? Comment pourraient-ils se concentrer sur leurs rêves, avant de pouvoir se concentrer sur des apprentissages ?

Un enfant qui va vraiment bien a souvent l'air un peu hyperactif et parfois beaucoup, même s'il va seulement bien.

Et cela n'a rien d'une maladie, pas plus que le besoin de sommeil. Je ne prétends pas qu'aucune maladie n'existe mais il faut vraiment se donner du recul et pour aider nos enfants, la question s'impose. Et de nouveau, dans chaque situation privée il faut se poser cette question : à qui appartient le problème ? A l'enfant ? à ses parents ? à la pression sociale, l'école ?

S'il appartient à l'enfant, il faut soit l'aider à dormir, à explorer, soit le soigner s'il s'avère qu'il s'agit vraiment d'une pathologie. Si le problème appartient aux parents "Je n'en peux plus, il n'arrête jamais, et avec tout ce que nous avons déjà sur le dos..." c'est aux parents, avec de l'aide si nécessaire, à réaménager dans toutes les contraintes actuelles, la place de leur enfant dans leur vie pour qu'il ait cet espace sécurisant où bouger et découvrir sans tous les rails de sécurité et cases formatées qu'on voudrait nous contraindre à leur mettre. Parce que tout dérangement n'est pas maladie même si le mot peut nous confondre. De plus s'il "nous" dérange, ce n'est pas lui, mais "nous" qui sommes "dérangés".

Quoi me dites-vous, je dis une chose et son contraire ! Dans le dernier édito je parlais de limites, maintenant d'espaces à élargir, d'hyperactivité à laisser s'épanouir. Oui, la vie est un nœud de complexité et une chose et son contraire ont souvent autant d'importance. A nous d'en découvrir les fils et de voir ce qui est principal à un moment donné. Ce n'est pas simple. Non, mais les limites comme l'espace à explorer, physique et psychique, font tous deux partie de la construction de nos enfants. Et c'est à nous, petites cellules familiales à lutter pour le permettre. Souvent contre la pression sociale qui voudrait des résultats maintenant-tout-de-suite. Ils sont rangés, on est tranquilles. Ils "réussissent", on est fiers d'eux, et rassurés. Oui, mais ils ne se seront pas développés, ils seront seulement formatés.

Retrouver du silence, retrouver de l'ennui. Comme on débarrasse la table pour que tout doucement l'enfant pose les premiers blocs d'un jeu de cubes et s'y construise un palais.

Revenons à l'article de Gérard Pommier qui nous rappelle à quel point l'industrie du médicament voudrait faire entrer tout comportement un peu dérangent dans une pathologie médicalisable, qui rapporte donc de l'argent, et range l'être humain dans une case où la richesse de la diversité humaine disparaîtra, comme disparaît déjà la biodiversité.

Comme nous parlons de troubles de l'attachement, nous avons souvent été accusés de stigmatiser nos enfants, de les ranger dans une appellation "fourre-tout", alors que nous les observons, que nous nous interrogeons, que l'attachement est une construction humaine de base et que les troubles de l'attachement ne sont pas une maladie, mais l'inconstruction de cet attachement de base. Cela ne se soigne pas, cela se répare ! En tout cas on essaye.

Mais on comprend mieux ces critiques quand on voit avec quel appétit de chiens derrière un os, les auteurs du DSM se jettent sur tous les comportements humains pour en faire des comportements déviants, médicalisables.

Alors, dans nos situations si complexes de parents d'enfants à l'attachement insecure, l'extrême prudence s'impose. Le danger existe de nous rassurer en trouvant des causes organiques, neurologiques à la situation de nos enfants **et de nous arrêter là**. Oubliant la "thérapie du quotidien" dont parle Niels Peter Rygaard ⁽⁵⁾ qui elle, mérite vraiment qu'on s'y arrête et qu'on la reprenne sérieusement en mains pour que nos enfant s'y retrouvent. En eux-mêmes, au milieu des autres et devant leurs feuilles de questions.

Oui, un enfant cela dé-range
Non, un enfant ce n'est pas rentable
Un enfant, c'est simplement, si on le lui permet,
notre avenir et celui de l'humanité.

Bernadette Nicolas
Janvier 2012

et alors

***... les vitres redeviendront sable
l'encre redeviendra eau
les pupitres redeviendront arbres
la craie redeviendra falaise
le porte-plume redeviendra oiseau***

....

Prévert (au futur)

« page d'écriture »
dans Paroles (Folio 762)

Explorer !

Un attachement secure, c'est le point de départ de l'exploration. Des troubles de l'attachement entraînent donc tout naturellement des troubles du départ, des difficultés à bien quitter pour partir explorer. Un point de départ, c'est aussi un point de perte, enfin un point de risque de perte, perdre ce que l'on quitte. Dans un attachement vraiment secure cependant, on ne perd pas ce que l'on quitte. On part en le gardant en soi, intérieurement, symboliquement. Et souvent, dans les situations heureuses de la vie, le symbolique peut se permettre de petits retours au réel. L'adulte va revoir sa mère, son père, se reposer un moment, y reprendre son souffle, sa part d'enfance et repartir vivifié vers ses explorations, son autonomie, ses responsabilités et ses entreprises d'adulte. Ses parents intériorisés. Une base solide, transportable.

Mais " envahis", le mot n'est pas trop fort, par les troubles de comportement de nos enfants à l'attachement insecure, il nous reste généralement peu de place et de temps pour parler d'exploration. C'est pourtant bien nécessaire et nous ne pourrions travailler efficacement à la reconstruction de la sécurité interne de nos enfants si nous ne nous interrogeons pas sur le sens profond de sa fonction.

La **sécurité interne**, la **confiance de base** en nous les parents (ou en toute figure d'attachement principale qui remplacerait les parents perdus) ou encore l'**attachement secure** sont autant de formules pour définir cette construction psychique de base nécessaire à tout être humain pour qu'il puisse être rassuré sur sa survie et en ceux qui en ont pris la charge et pour aller vers sa propre existence, vers des mondes encore inconnus.

Nous partageons ce besoin avec une grande partie des autres espèces animales. Nous en partageons aussi la fonction.

Car notre survie assurée sans inquiétude possible ("papa et maman sont là, ne risquent pas de disparaître, je ne dois pas m'occuper de chercher de quoi manger, ni un lieu sûr pour dormir"), comme la plupart des êtres vivants, nous allons voir ailleurs : si nous y sommes, s'il y en a d'autres et quels liens nous pourrions nouer avec eux, comment la terre tourne et ce qu'elle pourrait nous apporter. Soulagés de la lutte pour notre survie par la sécurité interne fournie par nos parents, nous allons pouvoir explorer, découvrir, apprendre, devenir autonomes, prendre des risques, vivre notre vie.

La part fusionnelle à la mère a établi ce premier socle de sécurité, la part du tiers établie par le père a dès le départ dans les situations les plus favorables, offert une issue sécurisante à cette fusion qui deviendrait morbide si elle persistait au-delà du temps nécessaire et se refermait sur elle-même. Le petit est maintenant sur ses deux jambes, sa base d'origine et le tiers sécurisant. Il pourra faire ses premiers pas, physiquement mais aussi psychiquement.

Cet attachement secure constitué par sa fusion d'origine à sa mère et la dynamique du tiers sécurisant offerte par son père, que lui offre-t-il ?

On parle toujours de la survie. Elle est acquise. Et cette acquisition dans les faits construit la confiance de l'enfant en ceux qui lui procurent ses moyens de survie. Cette confiance va lui permettre d'accepter d'eux l'éducation avec ses frustrations obligatoires et le début de la socialisation, des apprentissages. Et ces découvertes amèneront l'enfant à vouloir aller plus loin, à prendre des risques d'exploration en faisant des allers-retours entre son port d'attaches et les nouveaux mondes à découvrir. Jusqu'à son autonomie et son départ vers sa propre vie.

Et nous sommes là ! Parfois un peu perdus et même beaucoup quand un de nos enfants a de graves troubles de l'attachement, qu'il s'accroche à nous ou qu'il parte dans tous les sens.

Il nous faut donc réfléchir plus loin et reprendre tous les éléments de cet attachement secure pour les analyser.

1° Il assure la survie - 2° cette survie assurée crée la confiance qui permet l'éducation et - 3° Cette confiance devient la base de départ nécessaire à l'exploration et l'autonomie.

Dans nos situations si complexes, il est parfois difficile de s'y retrouver. Nos éditoriaux servent donc à redonner de la pensée, à la sortir de l'empoisonnement de nos quotidiens pour repenser les choses de plus loin, avec du recul et...zoom arrière, un angle plus large de prise de vue.

Si nous réduisons la fonction de l'attachement secure à éviter les troubles du comportement, c'est un peu comme dire qu'une bonne alimentation ne servirait qu'à éviter les maladies digestives, oubliant qu'elle sert d'abord à nourrir un corps et un cerveau, à permettre la vie, les relations, les activités humaines, les découvertes, les créations.

Les troubles de comportement de nos enfants, appelés troubles de l'attachement puisqu'ils répondent à un attachement insecure n'ont pourtant dans la vie psychique et sociale que la place d'un désordre digestif dans la vie organique. Et bien sûr, les uns comme l'autre peuvent être envahissants et réduire toute possibilité d'existence à la souffrance qu'ils génèrent pour eux et leur entourage.

Si nous réduisons d'autre part l'autonomie à subvenir soi-même à ses besoins, on en vient à offrir à nos enfants un imaginaire étroit où la vie n'existe que pour se reproduire elle-même, comme pour beaucoup d'autres êtres vivants.

Où se trouve alors notre part d'humanité, sa créativité, sa sensibilité artistique, ses questions existentielles, ses capacités relationnelles, tout ce qu'on découvre petit à petit dans la vie si on ose l'explorer ?

Explorer, c'est aussi prendre le risque de se faire mal, de se tromper, d'affronter des échecs, des humiliations, des ruptures. C'est tout cela que la sécurité interne doit permettre à nos enfants.

La panique peut nous prendre, surtout quand ils sont si fragiles. Mais la panique nous prend d'abord quand nous-mêmes n'avons pas osé explorer, ou trop peu, que nous le regrettons ou que nous nous en contentons.

Ce qui fait le plus peur, c'est ce qu'on ne connaît pas. C'est vrai pour les tout petits, c'est aussi vrai pour les grands, les parents. Alors, quand nos enfants vont "voir ailleurs" dans d'autres possibilités d'être, dans des terres qui nous sont inconnues, nous confondons parfois leur sécurité et la nôtre. Pour les retenir, les "protéger", nous leur parlons alors de **LA** réalité, mais bien sûr, cette réalité-là, c'est la nôtre.

La réalité c'est le mot qu'on emploie pour désigner sa propre perception du réel. Perception toujours limitée, nous ne sommes pas omniscients. En décidant que cette perception est **LA** réalité on en fige les limites, on s'interdit l'exploration qui reculerait ces limites et affinerait notre perception de la réalité. Oui, **mais** cela rendrait les choses encore plus complexes et même si cela ouvrait des perspectives plus attirantes, elles sont d'ores et déjà dangereuses par tout ce qu'elles ont d'inconnu.

S'accrocher à la "réalité" comme concept intangible, c'est se refuser, à nous mais aussi à nos enfants, l'exploration, l'apprentissage, les découvertes et l'invention de perspectives de vie, tout ce que nous ne pouvons nous permettre qu'à partir d'une base d'attachement secure. Toujours à construire, toujours à consolider, pour eux mais aussi pour nous.

Ici aussi, il nous faut apprendre à faire la différence entre ce qui appartient à nos enfants et ce qui nous appartient en propre, à l'enfant en nous. Qu'est-ce qui est visé ? Leur sécurité interne ou la nôtre, toujours à consolider quelle que soit notre propre histoire ? Qu'est-ce qui appartient à ses besoins d'exploration à lui, et qu'est-ce qui secoue les nôtres, réprimés dans bien des domaines, souvent dès la culture familiale de notre enfance et puis dans les choix de vie que nous avons faits ou qui nous ont été imposés ?

Qu'est-ce qui nous fait dire oui ou non à leurs explorations ? " Ce ne sont pas des études pour lui !" "Ce projet n'a pas de sens ! Il ne tiendra pas la route ! " "Cette relations n'est pas bonne pour lui, elle ne lui convient pas !" Nos raisons semblent justes. Elles viennent de notre amour pour notre enfant et de nos propres Modèles Internes Opérants. De notre façon d'être au monde suite à notre découverte du monde et des "lois naturelles" que nous y avons décelées dès notre petite enfance. A tort ou à raison. Comme nos enfants le font aussi.

Nous avons sur eux l'avantage d'avoir passé certains caps et de pouvoir oser remettre en question nos certitudes, découvrir l'origine de nos peurs et décider si nous pouvons les transmettre à nos enfants. Si ce sont des pierres à leur construction ou seulement des moyens pour nous d'avoir moins peur. Il nous faut découvrir quand la famille (nous) ou l'environnement (la société) interdisent l'exploration pour se rassurer et être seulement conformes à leur propre rassurance. Mais dans ce cas, pourquoi avoir des enfants ? Il faudrait ne mettre au monde que des vieux !

Il nous faut analyser cette petite voix intérieure qui dit "je sais". Les raisons de ce "savoir" peuvent être très justes et l'analyse ne les mettra alors pas en danger. Mais ces raisons sont souvent refoulées dans notre mémoire inconsciente et... on ne sait plus pourquoi on sait. C'est simplement devenu une évidence. C'est ça la fabrication d'un Modèle Interne Opérant. Et il n'est pas superflu à l'âge adulte de revisiter chacun les siens, **surtout** quand on a un enfant qui a construit ses propres Modèles Internes Opérants sur la perception d'un monde dangereux où il ne peut faire confiance à personne et surtout pas en nos conseils de parents.

"C'est de la folie", "c'est de l'utopie". L'avenir est toujours utopique puisqu'il n'existe pas encore. Un projet utopique, c'est simplement un projet qui n'as pas encore trouvé son temps, ni son lieu où se poser, ses moyens pour se réaliser. Et ce sera toujours dangereux puisqu' inconnu.

Regardons nos enfants qui préfèrent depuis tout petits la douleur du connu, "la rupture" au bienfait de l'inconnu "l'amour".

Nous sommes aussi dans ce dilemme devant toute nouvelle entreprise, qu'elle vienne de nos enfants ou que nous en rêvions nous-mêmes, entre le confort du connu sécurisant même s'il est réducteur ou destructeur et l'inconfort de l'inconnu même si c'est cela que nous souhaiterions vraiment. La

différence cependant c'est que nous vivons ce dilemme moins violemment qu'eux, que nous nous autorisons à explorer ou que nous y ayons renoncé.

"Mais nous n'avons pas pu non plus !". C'est souvent vrai, mais est-ce parce que nous n'avons pas eu le droit d'explorer et que beaucoup d'entre nous ne l'ont pas pris ce droit qu'il faut l'interdire aux générations futures ? C'est plus rassurant, c'est vrai. Plus confortable mais destructeur. Ils auront quitté la maison, diplôme ou contrat d'emploi en poche. En fait, ils ne nous aurons pas vraiment quittés. Ils ne seront allés que reproduire notre vie ailleurs sans prendre le risque d'inventer la leur. Et nous serons rassurés, notre mission nous semblera accomplie. Notre mission était pourtant de les soutenir dans leurs explorations en restant cette base sécurisante, ce repli pour reprendre des forces, pour fêter leurs victoires et se remettre de leurs échecs.

L'exploration, c'est vrai, c'est plein de dangers. Les supporter pour nos enfants est bien plus difficile que les supporter pour nous. Explorer, c'est parfois aussi explorer la délinquance et aborder d'une façon brutale la question du lien entre les libertés individuelles et le bien collectif. Cette collectivité dont parfois on croit ne pas avoir besoin mais qui nous est autant nécessaire que notre moi profond. Inconciliable ? Non, bien au contraire, mais les chemins de la découverte sont pleins de risques. De très grands risques.

Il nous faut pourtant remettre en question cette tragédie monumentale, cet enfermement qui consiste à considérer que les jeunes qui décident de tout leur avenir à 18 ans (et même mieux avant) sont des jeunes qui vont bien, des jeunes stables tandis que ceux qui se permettent des essais et erreurs, erreurs qui nous submergent, et des explorations imprévisibles seraient selon les critères actuels des jeunes instables, qui ne vont pas bien. Ce sont pourtant probablement les seuls qui découvriront qui ils sont et pourront donc faire des choix de vie, tandis que les premiers n'ayant pas eu d'autre choix que leur première approche risquent tout simplement de mettre un couvercle définitif sur ce qu'ils sont réellement. Certains s'en contenteront malgré toute cette richesse perdue qu'une exploration toujours à risque, leur aurait permis de découvrir. Et d'autres, combien sont-ils nombreux, ne trouveront d'autres échappatoire que la dépression ou l'explosion, à 40 ans ou plus.

La sécurité interne que nous voudrions aider nos enfants à construire en eux, quels moyens avons-nous pour y arriver ?

Et d'abord, quelle sécurité interne avons-nous chacun, père et mère d'un même enfant pour qu'il la sente profondément en lui et puisse s'y attacher ?

Bien sûr, pour la majorité d'entre nous, nous n'avons eu aucune prise sur les événements qui ont généré une rupture, un abandon ou un sentiment d'abandon chez nos enfants au début de leur vie. Nous ne sommes pas coupables. Mais nous sommes responsables d'eux et examiner chacun la qualité de notre mode d'attachement, ce que nous avons reçu pour construire parfois seulement l'ébauche d'une sécurité interne est bien important pour assumer une telle responsabilité de reconstruction.

Faire le tri dans notre mode d'attachement et le leur. Poursuivre la conquête de notre propre sécurité interne en analysant bien les liens que nous avons pu créer, privés, intimes, sociaux, leur qualité, leur force et la manière dont nous pouvons nous appuyer sur ces liens pour continuer notre chemin... nos explorations.

Alors, malgré nos fragilités, nous devenons une base solide pour nos enfants. Le départ de leur sécurité interne, le départ... de leur départ et de leurs explorations.

Oui, mais. Ils n'en ont rien à faire de nous. Ils ne veulent pas s'appuyer sur nous ! C'est souvent vrai. En tout cas cela en a l'air. Mais nous n'avons pas à leur demander l'autorisation. Nous ne savons pas quand brusquement ils tendront les bras pour se raccrocher. Et il faudra être là, solidement là, avec bonheur, là.

Penser, cela bouscule, donc cela ne se fait pas, ou plus. Penser, c'est dangereux, c'est prendre le risque d'être dépassé, rejeté. C'est aussi prendre le risque d'être confronté à sa propre pensée et à ses limites. Penser cela peut engendrer le rejet ou mettre en mouvement la pensée des autres et y être confronté.

Aucun confort dans la pensée, comme dans l'exploration, comme dans la vie en somme.

Bernadette Nicolas

Mars/avril 2012

Bonne fête, les pères !

C'était à la télé, une chaîne de découvertes. Une équipe de film suivait des chercheurs d'or en Amazonie. Il y avait disaient-on, beaucoup de chercheurs et vraiment très peu d'or.

En regardant ce documentaire pour le plaisir des paysages, c'est un tout autre trésor que j'ai découvert. La caméra traverse de petits villages amérindiens en forêt, en bordure de l'Amazone et de ses affluents.

Nous arrivons dans un village. Petites maisons en bois, les gens vivent nus. On le remarque à peine. Ils sont beaux, occupés à vivre. Bien ancrés en eux-mêmes. C'est la première impression qui se dégage.

Un groupe se promène en direction de la rivière, très large ici mais pas aussi large que l'Amazone. Un affluent sans doute, une belle rivière à dimension humaine au milieu des bois. De jeunes enfants, des adolescents y sautent, nagent, jouent. En toute liberté.

Une femme arrive avec son bébé dans les bras. Un homme s'approche d'elle et prend l'enfant calmement sans rien dire. On devine que c'est le père. La femme le laisse faire, confiante. Elle sait ce qui va se passer, cela se sent à son attitude.

Le bébé proteste un peu en se tournant vers sa mère, mais sans plus. Elle le regarde mais ne le rassure pas. Elle sait qu'il n'est pas en danger, c'est ce qu'elle lui communique en les regardant s'éloigner tous les deux, le bébé dans les bras de l'homme. Le regard, cela porte aussi. Le bébé n'est donc pas encore tout à fait dépossédé des bras de sa mère.

L'homme entre dans la rivière et s'y enfonce jusqu'au dessus de la taille. Il commence alors à tourner en tenant son bébé par les épaules et en laissant flotter le corps du bébé dans l'eau. Le mouvement de la rivière le porte.

Ainsi pendant de longs moments, le bébé est soulevé par le courant de l'eau et tourne autour de son père, sans angoisse, simplement occupé à découvrir de nouvelles sensations, la différence de pesanteur dans l'eau, la force de l'eau, cette eau froide et forte qui passe sur tout son corps, l'enveloppant, le rafraîchissant, le portant.

Le père reprend son bébé dans les bras et s'enfonce plus loin dans la rivière. La mère est toujours à sa place, loin du bord, elle les regarde calmement. Son fils vit une expérience importante pour lui, en toute sécurité.

Au milieu de la rivière le père saisit à nouveau son bébé sous les bras et en le regardant bien, plonge la tête dans l'eau. Le bébé soutenu la tête hors de l'eau voit disparaître son père. Le bébé est seul au milieu de la rivière, il sent juste ces deux fortes mains qui le soutiennent hors de l'eau. Il les sent, mais il ne les voit pas, ne les pense même pas, il regarde de ses grands yeux l'endroit où son père a disparu. L'air pensif, l'air de réfléchir pour bien comprendre ce phénomène. Et puis la tête du père resurgit, les regards se croisent, le regard aussi, cela porte.

Le père redisparaît dans l'eau et ainsi réapparaît, redisparaît pendant un temps assez long. Le regard de l'enfant que la caméra peut voir nous apprend qu'il n'a pas peur, il s'intéresse trop fort à ce qui se passe, il découvre. Et ce qu'il découvre est prodigieux.

Hors des bras de sa mère, seul au milieu de la rivière et de son courant, il est fermement soutenu par son père. Même quand celui-ci disparaît, le bébé est tenu fermement la tête hors de l'eau.

Sur la berge, la mère n'a pas peur. Au milieu de la rivière en mouvement, l'enfant n'imagine même pas la peur, préoccupé à vivre cette expérience en se sentant bien soutenu !

Le père disparaît, il réapparaît, il disparaît, il réapparaît. Il existe donc toujours, même quand le bébé ne le voit pas. Il le protège donc toujours, même quand il n'est pas là. Même quand le bébé est seul dans un milieu tourmenté, son père disparu le soutient et le protège. La permanence de l'objet s'inscrit dans l'enfant, la confiance au père s'est inscrite par le comportement confiant de la mère. Le père intérieur se construit dans l'enfant. La figure d'attachement principale a trouvé son second visage, l'enfant pourra désormais en découvrir d'autres à qui se fier et poursuivre sa route.

On pense aussi inévitablement au For-Da de Freud : la bobine du père disparaît et réapparaît. Ici, ce n'est pas l'enfant qui fait disparaître et réapparaître la tête de son père, cela viendra plus tard, mais la bobine part et revient inlassablement et l'enfant est bien soutenu. Campé sur les mains de son père comme il pourra bientôt l'être sur ses deux jambes à lui.

Cela se passait comme un rite normal entre cette femme, cet homme et leur bébé. Aucun mot n'était prononcé et en même temps, on n'était pas dans le silence, l'événement était trop parlant et chaque acteur le vivait profondément. Aucun geste affectif ni émotion particulière même ne s'exprimaient. Comme si les émotions étaient inscrites dans les gestes eux-mêmes et n'avaient pas besoin de l'exutoire de mots. Et sans être envahi par les émotions des adultes, le bébé pouvait s'occuper entièrement de son aventure, de ses découvertes.

Comment ce papa amérindien savait-il tout cela ? Il n'avait certainement jamais lu Freud. C'est bien dommage pour Freud, et par là même pour nous, ils auraient eu bien des choses à échanger.

Comment cette maman amérindienne avait-elle appris que la confiance interne de son enfant, sa sécurité interne, se construisait d'abord par la confiance qu'elle-même donnait au père de son enfant ?

On ne parlait pas du modèle familial de cet endroit. Monogamie ? Polygamie ? Ce n'était pas dans l'histoire. Dans l'histoire il y avait juste un homme et une femme, parents du même enfant et qui se faisaient une confiance absolue pour l'aider à se construire.

Comment tant de nous avons pu oublier ces fondements de notre humanité, bousculés par tant d'urgences accessoires devant ce défi ? Ecrasés par des contraintes externes auxquelles il est tellement difficile d'échapper, nous en avons souvent perdu nos connaissances profondes des relations de base.

Et si tout est langage, le langage des gestes, des corps, le langage de notre être intérieur, comme la confiance ou la méfiance qui nous sortent de la peau, sont des langages extrêmement explicites quand nous leur donnons la

place et le temps pour se déployer.

La caméra s'est éloignée, poursuivant sa propre recherche, l'or et ses tragédies. Elle ne s'était arrêtée là que le temps d'une respiration dans le documentaire. Est-ce que d'autres y ont découvert le même trésor ? Je ne sais pas.

J'ai quitté le village amérindien, confiante dans l'avenir de ce bébé. Il avait une vraie mère, un vrai père, chacun dans leur fonction importante. Il avait sa base pour faire sa vie et explorer le monde. Si le reste du monde le lui permet.

Bonne fête les pères. C'est tout juste, l'été.

Peut-être trouverez-vous le temps d'aller faire un petit tour à la rivière ?

Bernadette Nicolas
Mai/juin 2012